



LA CLINIQUE

PATRICE GEILLE

Patrice Geille

La Clinique

© Patrice Geille, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-0254-8

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

1

— Sa mort, je n’y crois pas. D’ailleurs, si personne ne s’inquiète de son absence jusqu’ici, avec les responsabilités qui sont les siennes, c’est qu’il doit être encore là, quelque part ; mais où ? et dans quel état ? En tout cas, je suis bien le seul que cela semble préoccuper... Voilà plus de huit mois que je suis sans nouvelles, depuis qu’il est parti dans cette clinique. Et tous mes messages sont restés sans réponse.

L’homme avait prononcé ces paroles d’une façon étonnamment neutre, en articulant bien, lentement, sans émotion apparente, presque sèchement. Peut-être masquait-il sa gêne ? Ana l’observait sans mot dire. Malgré son nom, Nathan Peacock s’exprimait dans un français parfait, bien qu’avec un léger accent anglais. La seule chose qui détonnait, dans sa manière de parler, c’était ce chuchotement constant. Il s’en était expliqué d’emblée en prétextant une extinction de voix, ce qui avait mécaniquement amené Ana à baisser la sienne.

Ils formaient un couple bien curieux, lui toujours susurrant, et elle à lui répondre dans un murmure. Se tortillant sur sa chaise, elle regardait de temps en temps tout autour pour s’en assurer, mais personne ne leur prêtait attention. À cette heure matinale, dans ce café proche de la Sorbonne, il n’y avait pas encore assez de clients pour ne plus arriver à s’entendre, mais déjà suffisamment de monde pour passer inaperçu. Elle aimait ces lieux parisiens où l’on peut rester anonyme et tranquille sans pourtant jamais rester seul. De plus, avec son invraisemblable béret informe sur des cheveux mal coiffés et ses vêtements sortis d’une friperie solidaire qui lui pendouillaient de partout, un accoutrement dont elle avait une longue habitude et qui lui permettait généralement de ne pas être importunée, Ana avait tout d’une étudiante, et pouvait ainsi aisément se fondre dans le décor.

Quant à Peacock, il bougeait peu, portait des gants de cuir très fins et des verres fumés presque opaques. Il était enveloppé par ses vêtements comme une bouteille de parfum dans un paquet cadeau, et son cou disparaissait dans les plis et les volutes d’une élégante écharpe. Quant à son visage, la seule partie de son anatomie exposée à la lumière du soleil, c’était un bloc de glace poli n’offrant aucune prise au regard, parfaitement lisse. Peacock était beau, une véritable gravure de mode. Pourtant, il ne s’en dégageait pas le moindre soupçon d’eau de toilette si ce n’est, peut-être, un fond discret de patchouli.

Ana fronça finalement les sourcils derrière ses énormes lunettes à monture épaisse, mais aucun son ne franchit ses lèvres.

— Vous voyez où je veux en venir ? insista Peacock.

Elle hésita un instant avant de répondre, le temps de se composer un personnage de vraie professionnelle.

— Non, pas vraiment. Pour l’instant, vous me laissez dans le flou, monsieur Peacock. Vous me dites que votre père – George, c’est bien ça ? – s’est rendu en Roumanie dans une clinique... mais pour quoi faire ? Par exemple, est-il parti pour se faire opérer, ou simplement pour se faire examiner par des spécialistes ?

— Je n’en sais rien, souffla Peacock. A priori ni l’un ni l’autre. Mon père était en parfaite santé, à ma connaissance, il n’avait ni problèmes cardiaques ni cancer. Rien.

Ana trouva curieux qu’il parle déjà de son père au passé, mais enchaîna rapidement :

— C’est en effet assez étrange, mais peut-être savez-vous quelle est la spécialité de cet établissement ? Ça pourrait nous mettre sur une piste.

— Il s’agirait d’une sorte de maison de repos quatre étoiles. Le peu de publicité que j’ai pu trouver, qui date déjà d’il y a quelques années, insiste beaucoup sur le bien-être des patients. Leur originalité, c’est qu’ils proposent des soins esthétiques, des activités sportives, des massages. Ils ont même plusieurs piscines.

— Ce n’est pourtant pas un établissement thermal ?

— Non, mais c’est tout comme. Si cette clinique a une spécialité, je dirais que c’est la gériatrie. Le mot n’apparaît jamais dans toute leur communication, mais ils mettent en avant tout ce qui concerne la préservation de la jeunesse.

Ana regarda de nouveau la photo que son client potentiel avait sortie du dossier glissé vers elle. George Peacock. Un visage dur, anguleux, sec, tenant à la fois du vautour et du cow-boy. C’est sûr que celui-là ne s’amusait pas à chuchoter – à moins qu’il ne garde le silence, retenant ses paroles derrière ses lèvres minces et serrées. Et ces yeux perçants... Se détachant de la photo, Ana demanda :

— Y compris la chirurgie esthétique ?

— Oui, je pense.

— Ça pourrait être une explication. Une opération de ce type, c’est quelque chose de très sensible, d’intime. Votre père a pu vouloir garder ça pour lui. Il aurait pu aller n’importe où, probablement ; mais pour plus de discrétion, il aura choisi la Roumanie.

— Très bien, mais alors pourquoi n’est-il toujours pas rentré ?

— Même s’il en a profité pour se reposer, ça ne devrait pas avoir duré plus de

quelques semaines. S'il se trouve encore dans la clinique, c'est peut-être qu'il y a eu une complication. Je comprendrais qu'il ne veuille pas encore se montrer, dans ces circonstances.

— Une complication, oui, ou pire. C'est précisément ce que j'aimerais savoir. La clinique cache forcément quelque chose.

Ce Peacock commençait à l'agacer. Elle n'avait aucune envie de s'occuper d'une affaire touchant la Roumanie, surtout pour ce qui lui semblait provenir d'un malentendu. Elle s'efforça au calme.

— Je comprends, mais je ne vois vraiment pas ce que je pourrais faire pour vous, monsieur Peacock. D'habitude, vous savez, mon rayon d'action ne dépasse pas la région parisienne.

Tout en parlant, Ana continuait à observer son vis-à-vis, dont d'infimes crispations confirmaient qu'en dépit de son apparente impassibilité, il semblait pressé d'en venir au fait. Mais quel fait ? Avait-il simplement hâte qu'elle se mette au travail, ou allait-il lui révéler enfin pourquoi il avait voulu la rencontrer *elle* ? Car elle n'avait pas une bien grande expérience. Les quelques clients qu'elle avait vus jusqu'ici s'étaient montrés soit hésitants, voire méfiants, soit intéressés, malgré sa défroque, plus par son physique que par ses capacités professionnelles. Peacock n'entrait dans aucune de ces deux catégories. Se pouvait-il qu'il la prenne vraiment au sérieux, ou était-ce plus compliqué ?

— Je sais parfaitement que vous n'intervenez que sur Paris, et encore, depuis peu de temps. Je sais même qu'en fait, vous n'êtes pas vraiment détective privé, mademoiselle Müller, quoi qu'en dise la plaque en bas de votre immeuble. Par ailleurs, vous n'êtes pas plus Française qu'Allemande, Suisse ou Autrichienne — mais Roumaine, malgré votre nom. Mieux, j'ai appris que vous travailliez pour monsieur Chatard. Cela fait donc au moins trois bonnes raisons de vous engager.

— Monsieur Peacock, j'ai de plus en plus de mal à vous suivre. Si je ne suis « pas vraiment détective », comme vous dites, pourquoi faire appel à moi ?

— N'y voyez aucun jugement de ma part. C'est précisément parce que vous ne l'êtes pas que vous m'intéressez. Certaines personnes sont capables de reconnaître au premier coup d'œil tout ce qui peut ressembler à un policier. Eh bien ceux-là ne vous remarqueront même pas, lorsque vous allez enquêter. Vous serez invisible à leurs yeux, indétectable. Et pendant qu'ils regarderont ailleurs, sans se méfier, vous agirez.

— Mais enfin, il ne s'agit pas non plus de préparer un coup d'État ! Je comprends que vous teniez à votre père, mais on ne parle jamais au fond que

d'une disparition inquiétante. D'ailleurs, c'est du ressort de la police locale, pas de celui d'un détective parisien, et encore moins de quelqu'un comme moi !

— Écoutez, je n'ai aucune confiance en la police roumaine, trop corrompible. Mon père n'est pas n'importe qui. C'est un homme riche et puissant. S'il lui est arrivé quelque chose, ils essaieront de le cacher à tout prix. On marche sur des œufs, et la discrétion est de mise. Monsieur Chatard vous a appris les ficelles du métier, vous avez déjà accompli pour lui quelques missions délicates... et pourtant, il ne vous apprécie pas à votre juste valeur, m'a-t-on dit. Que diriez-vous de prendre un peu votre indépendance, et de lui montrer ce dont vous êtes capable ? Et puis, une mission dans votre pays natal ne devrait pas vous faire peur, non ? Vous savez, ce n'est pas une simple enquête que je vous demande d'aller mener là-bas. Non, ce qu'il me faut, c'est quelqu'un qui soit en mesure de *s'infiltrer* dans cette clinique où mon père a disparu. C'est le meilleur moyen de savoir vraiment ce qu'il s'est passé.

— Une infiltration ? Vous êtes sérieux ?

— Vous avez été infirmière, n'est-ce pas ?

— On ne peut rien vous cacher, je vois ! Alors pourquoi ne pas vous rendre vous-même sur place ? Pour ma part, je n'ai aucune envie de retourner là-bas, et encore moins de reprendre ma tenue d'infirmière. J'ai tourné la page.

— Oui... et je sais aussi pourquoi.

— Alors vous devriez comprendre que je ne recommencerai pas. Je ne veux même pas en entendre parler.

Ana fit mine de se lever pour partir, mais Peacock la retint d'un geste apaisant de la main.

— Tranquillisez-vous, je connais votre histoire. Il ne s'agit pas de recommencer quoi que ce soit. Vous avez été victime d'une grave injustice. Et justement, en acceptant la mission que je souhaite vous confier, vous retrouverez votre honneur et vous verrez que vous êtes toujours une infirmière compétente. Ce travail vous fera du bien. Vous n'aurez même pas à rester sur place très longtemps – juste le temps de reprendre conscience de votre valeur, à la fois d'infirmière et de détective, et de répondre aux questions que je me pose. Et puis, sachez que la clinique où je vous envoie n'hésitera pas une seconde à vous embaucher. La seule chose qu'il vous manque, en fait, ce sont de faux papiers. Au besoin, je peux vous en procurer.

— Qu'est-ce qui vous fait penser qu'ils me prendront si facilement ?

— Je ne laisse rien au hasard. J'ai appris qu'ils avaient des problèmes récurrents d'effectifs. Votre engagement est assuré, croyez-moi.

— Je ne crois pas. Ils n’auront aucun mal à trouver du monde. En Roumanie, ce ne sont pas les infirmières qui manquent, et si la paye est bonne, je ne vois pas ce qui les retiendrait d’y aller.

— Heureusement pour nous, ce n’est pas aussi simple. La clinique a le plus grand mal à retenir son personnel, ces derniers temps. Du coup, les candidates ne se bousculent pas au portillon, comme on dit.

— Et pourquoi ça ?

— Beaucoup d’entre elles partent, à ce qu’il semblerait, et assez rapidement.

— Mais pourquoi ?

— Si je le savais, je saurais probablement du même coup ce qu’il est advenu de mon père.

— Je commence à comprendre...

— Bien ! Alors, marché conclu ?

— Pas si vite, votre affaire est loin d’être simple...

Ana réfléchit à toute vitesse. Ce client-là sentait le fric. Elle tenta une fois de plus de scruter ces verres impénétrables, cherchant un regard. Le visage de Nathan Peacock, impeccablement rasé au point de faire disparaître toute trace de poils de barbe et de moustache, était sans expression, comme neutralisé par des injections de botox. Quel âge pouvait-il avoir ? Trente ans ? Quarante ? Plus ? Sa peau lisse et glabre, son cou mince dont les détails étaient masqués par une écharpe en cachemire, ses cheveux drus et bruns, plaidaient pour la jeunesse. Et pourtant...

Bien qu’elle eût le sentiment que quelque chose ne tournait pas rond chez Peacock et que son instinct lui dît de le fuir, malgré toute sa peur de rentrer au pays et de retourner à son premier métier, elle allait finir par accepter, forcément. Il le savait, elle n’avait pas vraiment le choix. Peut-être était-ce aussi pour cela qu’il s’intéressait à elle ? Elle aurait dû se réjouir d’être pour une fois face à un homme qui ne ressentait pas le besoin de se rengorger devant elle et qui ne cherchait nullement à lui plaire, mais non, elle n’y arrivait pas. Elle réprima une moue : ce type lui faisait horreur ; elle n’aurait su dire pourquoi, mais il la dégoûtait, malgré un physique sans défauts. Ses chuchotis d’alcôve, peut-être, qui avaient quelque chose du sifflement du serpent ? Ou bien tout simplement sa morgue, son assurance qu’elle se laisserait acheter comme une vulgaire putain. Elle allait céder, mais le lui ferait payer cher. Elle se força à sourire, puis soupira.

— Il me faudra de nouveaux papiers.

— C’est prévu, je vous l’ai déjà dit. Je n’ignore pas non plus que vous n’êtes plus censée exercer la profession.

— De faux certificats de travail ne suffiront pas. J'ai besoin d'un nouveau passeport. Évidemment, les diplômes et les certificats devront être établis sous mon nouveau nom.

— Tout cela s'obtient.

— Et puis ça va chiffrer, je vous préviens. Sans compter le déplacement, les frais de séjour...

— Écoutez, nous n'allons pas commencer à marchander, je déteste cela. Je vous propose plutôt un forfait tout compris.

— Combien ?

— Dites-moi votre prix.

Ana dut résister à l'envie de se mordiller la lèvre inférieure ou de détourner son regard. Elle savait qu'elle ne devait pas hésiter un seul instant, comme le dompteur devant un fauve, et, braquant ses grands yeux bleus sur Peacock, répondit sans réfléchir :

— 50 000.

Peacock resta muet. À quel point tenait-il à retrouver son père ? Poussant son avantage, elle reprit la parole avant que Peacock n'ait eu le temps de répondre.

— Pour une semaine. Au-delà, c'est 10 000 de plus par semaine supplémentaire.

— Comme vous y allez !

Il pianota quelques instants sur la table ronde qui les séparait. Semblant subitement s'apercevoir de la nervosité de son geste, il s'arrêta net et finit par lâcher.

— Bon, c'est d'accord. Mais je ne vous donne que 25 000 euros maintenant. Vous aurez le solde à réception de la confirmation de votre engagement à la clinique.

— Non, pas question. Je prends des risques en acceptant une mission pareille, à commencer par les faux. Vous avez déjà entendu parler des prisons roumaines ?

— Allons, allons, restons calmes ! Avouez que les chances que les choses tournent mal sont minces, et les policiers roumains peuvent se montrer compréhensifs, si on les y aide... Alors c'est entendu, on se revoit demain, même endroit même heure.

Peacock s'en alla sans même lui serrer la main, glissant vers la sortie dans son long manteau sombre à la ceinture défaite.

Ana ne lui accorda qu'un coup d'œil distrait, partagée entre soulagement et appréhension. Cette mission était inespérée ; la chance du débutant, peut-être.

Elle aurait dû jubiler, et pourtant, elle n’y arrivait pas.

Elle resta seule à la table, clouée sur sa chaise, les yeux dans le vide, humant l’odeur de café et de viennoiseries chaudes. Sa main sembla se lever d’elle-même, et elle recommanda un expresso en regardant les passants défiler d’un pas rapide sur le trottoir. Le jour commençait à poindre, des voitures filaient, une journée comme une autre où chacun vaquait à ses occupations. Quelques bourrasques éparpillaient poussières et papiers. Une vague lumière grise filtrait à travers la grande vitre sale du bistrot. Entre deux immeubles, en face, un coin de ciel nuageux survivait. Une pluie fine s’était mise à tomber. Elle aurait voulu appuyer sa joue contre le verre froid où les gouttes s’accumulaient, mais ses lunettes la gênaient, et, même si leurs verres étaient neutres, elle ne les aurait retirées pour rien au monde. Dans sa tête, les pensées se bouscuaient sans discipline. Elle tenta de se concentrer.

Première constatation, c’était dimanche, et elle travaillait. Elle en était venue, avec les années, à haïr Paris, ses cafés trop chers, comme tout le reste, ses pigeons et ses crottes de chien, la populace qui se serre dans les rames de métro, se presse le long des trottoirs, ces véhicules qui s’entremêlent dans tous les sens de manière chaotique. Cependant, elle devait bien l’avouer, elle haïssait encore plus la Roumanie. C’était son pays natal, et pourtant, là-bas, on l’appelait « l’Allemande », à cause de ses origines, que trahissait son patronyme : Müller. Sa famille avait beau être enracinée dans cette terre depuis des siècles, la Roumanie communiste d’après-guerre la considérait comme un corps étranger.

Elle haïssait sa patrie d’autant plus qu’elle ne pouvait s’empêcher de l’aimer.

Non seulement elle répugnait à y retourner, mais les risques étaient réels. Usage de faux, exercice illégal de la profession d’infirmière... si les choses tournaient mal, cette fois-ci, elle n’échapperait pas à la prison — sauf que ce serait en Roumanie... Était-ce pour cela qu’il avait accepté de la payer autant ? Ou parce qu’il avait cent fois plus à y gagner ? Qui était-il, d’ailleurs, ce soi-disant Nathan Peacock ? Elle n’avait même pas son adresse alors que lui semblait déjà tout savoir sur elle. Sa tête de cire ne lui revenait pas, elle lui faisait penser à un masque.